

ROBERTO J. PAYRO  
**LA MER D'EAU DOUCE**

**XX**  
**APRES**

A la première impression d'horreur, de colère et d'impuissant désespoir succéda un profond découragement à bord de la caravelle. Le pilote était indécis, fray Buenaventura pleurait comme un enfant, Rodrigo Rodríguez qui, peu avant, ressemblait à un dément, blasphémait en s'arrachant les cheveux, effondré sur un rouleau de câbles ; les autres échangeaient des phrases entrecoupées, révélatrices de leur désir de prendre la fuite en direction du Puerto de los Patos, de rejoindre leurs compagnons, de se libérer de l'horrible cauchemar .... Solís mort, ils se retrouvaient sans chef capable de les commander, de leur communiquer de la confiance, car Alvarez s'était révélé sans autorité ni énergie durant tout le voyage et il ne réagissait pas non plus dans une situation si difficile. Repensant aux très mauvais présages du départ et de l'arrivée, qui s'étaient confirmés par l'horrible boucherie à laquelle ils venaient d'assister, craignant de tomber de désastre en désastre, quelques-uns prenaient déjà l'initiative d'appareiller quand, voyant cela et comprenant qu'il ne lui restait pas d'autre choix, le pilote donna l'ordre du départ.

- *Il ne faut pas risquer sa peau pour pleurer les morts – dit un marin qui mollissait un câble pour baisser la voile près de Rodrigo.*

Le domestique sortit de sa torpeur et, avec un accent tragique, où vibraient la colère et l'horreur :

- *Morts, et c'est tout ? – s'exclama-t-il –. Espérons que ces foyers, dont nous voyons la fumée, ne signifient pas autre chose ! ...*
- *A quoi penses-tu ? Tu ne supposes pas ? ...*
- *Il y a beaucoup de cannibales (N.d.T.) par ici et il se pourrait bien que ...*
- *Des cannibales, dis-tu ! – bégaya l'autre.*
- *Oui – s'exclama Rodrigo –. Ce doivent être des cannibales ... ! Nombre d'Indiens sont cannibales ! Ils dévorent leurs ennemis, par le Diable qui les a engendrés !*

Et ensuite, sourdement, les sourcils froncés et les poings serrés, il continua, en rappelant :

- *Dans toutes ces Indes maudites, que Dieu nous en préserve, s'étendant du golfe de Paria vers le sud, sur les îles, sur la terre ferme, les hommes mangent les hommes, et aucun rayon de Dieu ne les éclaire ! ... Ils les mangent, te dis-je, et ceux-là ... ceux-là ne vont pas faire de différence parce qu'il s'agit de nous !*

Fray Buenaventura les avait écoutés, silencieux et épouvanté.

- *Ah, Seigneur ! – s'exclama-t-il – Est-il possible que tu admettes de semblables monstres sur la terre ? ... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Ta sainte*

*colère est terrible, Seigneur ! Le malheureux capitaine a fait preuve d'hérésie et a blasphémé hier soir ... Le ventre des poissons, la vie universelle ... Et voilà que ... Non, je ne le crois pas, je ne peux pas le croire ! ... Un homme aussi accompli, un si bon chrétien. Rodrigo délire ! Et les infortunés compagnons du capitaine ... Alarcón, Marquina ...*

- *Paquillo ! – ajouta sombrement Rodríguez.*
- *De braves gens ! Le capitaine l'a dit sans arrière-pensées ... sans intention de péché... Oui ! Il est un martyr ! Un martyr de la foi ... Ah, Seigneur ! Pourquoi n'as-tu pas permis que ton humble serviteur partage son martyre ?*

Et s'humiliant, se frappant la poitrine, fray Buenaventura, les yeux pleins de larmes, murmura à plusieurs reprises :

- *"Domine, non sum dignus" ...*

La caravelle, après avoir viré lentement, naviguait déjà vers l'aval, s'éloignant rapidement du théâtre du massacre, sans que personne n'ait songé à marquer d'une croix les lieux de la catastrophe. Et lorsqu'ils repassèrent à hauteur de l'îlot où reposait Martín García, personne n'eut un regard ni une pensée pour lui.

Rodrigo continuait à maudire son sort, l'ordre qui l'avait empêché de débarquer avec son maître – comme si sa présence avait pu le sauver – et, soudain, obéissant à une réaction impulsive de

rage, il se mit à crier à ses compagnons qu'ils étaient des lâches, qu'ils ne devaient pas fuir, qu'il fallait débarquer et passer au fil de l'épée cette infâme bande de traîtres.

Fray Buenaventura tenta de le calmer, lui conseillant la résignation devant les mystérieux desseins de la Providence, et le domestique de Solís sembla l'écouter, rasséréné, et se soumettre à la volonté de Dieu. Mais, brusquement, il s'exclama d'un ton sarcastique :

- *Mon Père ! Ne disiez-vous pas que les Indiens sont paisibles et bienveillants et qu'ils ne font pas de mal à leurs bourreaux ? Ne nous invitiez-vous pas à les traiter comme des frères inférieurs ? Je désavoue cela. Au diable de telles humilités et mansuétudes, ainsi que les poltrons qui défendent ces bêtes féroces !*
- *Du calme, mon fils, du calme, par les clous du Seigneur ! – balbutia le frère, étourdi –. Ne jure pas, ne blasphème pas ! Dieu permet parfois des choses qui dépassent notre entendement et il a lui-même été crucifié ... Par ailleurs, ces Indiens-là ne sont pas comme les autres ...*
- *Ils mangent les chrétiens, mon père ! ... S'ils étaient à ma portée, malheur à eux car je ne pardonnerais pas à un seul ! ... Mais écoutez, votre seigneurie. Il y a quelque chose que je veux vous dire et qui importe beaucoup ... Le capitaine et ses compagnons ont été assassinés, cela ne fait aucun doute ... Mais il*

*y en a un autre, mon père, il y en a un, qui est vivant et aux mains de ces barbares ... J'ai vu de mes propres yeux que ce n'étaient pas des hommes armés qui s'emparaient du pauvre Paquillo mais des femmes ; elles l'ont arraché à la barque et l'ont emmené à l'intérieur des terres, sans lui faire de mal, bien que le malheureux gamin se défendît comme un possédé et leur plantât les dents dans la peau.*

- *Oui ; il m'a semblé voir qu'elles l'emmenaient – dit le chapelain –. Elles l'emmenaient vivant, ce qui signifie qu'elles ne pensaient pas à ce que tu dis.*
- *Pas maintenant mais on va l'engraisser, comme ils le font souvent ...*
- *L'engraisser ? Doux Jésus !*
- *Mais il est encore temps, mon père, il n'est pas trop tard ! Que votre seigneurie dise au pilote de détacher un canot et, aussi vrai que je m'appelle Rodrigo, avec ceux qui voudront m'accompagner, ou seul s'il le faut, j'irai sauver le gamin ... Nous ne pouvons pas l'abandonner !*

Levant les paumes de ses mains et les tournant vers Rodrigo, la tête penchée sur sa poitrine, fray Buenaventura le fit taire et médita un instant.

- *En conscience, Rodrigo, mon fils – finit-il par dire –, je ne peux ni le conseiller ni le demander ... La vie du plus grand nombre*

*pèse plus dans la balance que la survie d'un seul ... Moi, comme toi, je donnerais sans hésiter ma vie pour sauver celle du gamin ... Mais ce serait sacrifier les autres ... Et, qui sait ? Dieu veut peut-être faire de Paquillo son instrument pour convertir ces sauvages ! ...*

- *Taisez-vous, mon père ; ce n'est pas le moment de plaisanter ... Je ne peux pas, un instant, m'imaginer Paquillo en train d'évangéliser ... Il ne comprenait pas grand-chose à la religion. Encore faudrait-il sauver son corps afin de pouvoir sauver son âme ...*

Le frère soupira, écrasa de son index une larme qui perlait à ses yeux, et murmura :

- *Il est trop tard ! ... Nous sommes déjà loin ... Même si ce n'était pas le cas, ce serait la perte de tous ... Et regarde la terreur des autres ... Ils ne te suivraient pas, mon fils ...*

Maugréant entre ses dents, convaincu mais furieux, Rodrigo s'éloigna et fray Buenaventura, appuyant son front au bastingage, pleura et pria.

Le vent, le courant, la tranquillité des eaux, le jour diaphane, tout était favorable au tragique retour et la caravelle redescendait gaillardement et rapidement le fleuve jusqu'au Río de los Patos ...

Quand elle franchit la *barre* et s'approcha des autres navires, encore désarmés, elle fut reçue par des vivats qui se transformèrent bientôt en exclamations de stupeur et de consternation.

Francisco de Torres, surmontant très vite son

affliction, assumant définitivement le commandement de la flottille et ordonna que Rodrigo Alvarez fût mis aux arrêts à bord de la caravelle portugaise jusqu'à plus ample enquête et un conseil de guerre, si cela s'imposait. Etant donné qu'il devenait capitaine général, il confia au gabier Montes le commandement provisoire de la plus petite caravelle aux voiles latines.

Les officiers s'étant réunis en conseil, le malheureux pilote de cette dernière exposa tant bien que mal l'épouvantable catastrophe, impossible à imaginer ni à empêcher ...

Personne n'osa dire mot avant que Francisco de Torres ne déclare :

- *Pleurons et prions Dieu pour le repos de leurs âmes, c'est la meilleure décision ... Aucun d'entre nous n'ignore qui était et ce que valait Juan Díaz de Solís, ni que c'est à lui que revient toute la gloire de ce que nous venons d'accomplir ... Ce n'est pas à moi, son frère et son ami de cœur, de faire son éloge ... Ce que j'ai à dire, c'est que sans lui nous n'avons plus rien à faire en ces terres. Il faut regagner l'Espagne ... Nous y arriverons peu nombreux, apparemment vaincus, les mains vides, malgré l'exploit accompli ... Peu importe ... Une fois là-bas, notre seule pensée sera de revenir pour venger impitoyablement notre capitaine, forts de notre expérience avec ces infidèles.*
- *Vive saint Diego !* – s'exclama celui de Moguer

qui, plus heureux que Torres dans ce domaine, devait, quelques années plus tard, jouer un grand rôle dans la conquête du Río de La Plata (**N.d.T.**) – *Pourquoi ne pas leur donner une bonne leçon dès à présent ? En usant d'un peu de ruse et en étant moins confiants que notre capitaine général – qui, il faut le dire, n'a pas pris de précautions –, nous sommes assez nombreux pour faire irruption dans leur camp et ne pas laisser un Indien vivant. Sus à eux ! Tel est mon avis.*

L'enseigne Ramírez, alors jeune et fougueux, appuya chaleureusement Diego García. Les autres analysaient la situation avec plus de sang-froid.

- *C'est fort risqué ... – finit par murmurer Juan de Lisboa.*
- *Dans l'accord, Son Altesse n'a pas prévu la mort de Solís ... – ajouta Torres – Il avait des instructions secrètes auxquelles lui seul pouvait se conformer, que lui seul pouvait exécuter. Nous ne sommes actuellement responsables que de ce qui se trouve dans nos mains, mais nous devons en répondre devant Son Altesse. Plus que quiconque, je désire venger mon frère en châtiant sans pitié ses assassins. Mais je crois que nous devons maintenant repartir pour l'Espagne ....*
- *D'autant plus que nous manquons de vivres et que la faim nous menacera dès que nous partirons d'ici – dit Juan de Lisboa –. Nous ne*



*pouvons nous nourrir que de canards ...*

- *C'est la décision la plus sage –fit remarquer le dominicain –. D'ailleurs, les indigènes ont déjà dû s'échapper, comme ils en ont l'habitude après un coup de main ... On ne les trouverait pas ou les nôtres pourraient tomber dans une de leurs embuscades. Nous devons, tous, rendre compte de nos vies, d'abord à Dieu, qui condamne le suicide, ensuite au Roi, qui a besoin de ses vassaux et de ses navires... Laissons la vengeance aux soins du Seigneur ... Rien n'ôtera à notre grand capitaine la gloire d'avoir découvert cette Mer d'eau douce qui, s'il y a une justice sur terre, s'appellera Río de Solís.*

Tous se turent ; même Diego García et l'enseigne Ramírez n'insistèrent plus sur leur proposition antérieure.

- *Qu'ordonne notre capitaine ? – finit par demander celui de Moguer – On fera ce qu'il dira.*

Torres se leva, dissimulant mal sa profonde émotion, mais il dit fermement :

- *J'ordonne que, dès que ce sera matériellement possible, nous appareillions pour regagner l'Espagne.*

Personne ne dit mot, quelques-uns acquiescèrent d'un signe de tête, celui de Moguer s'agita sur son siège comme s'il lui en coûtait de se soumettre à un cas, évidemment, de force majeure.

- Je prendrai le commandement de la flottille, embarquant à bord de la caravelle portugaise et Diego García me remplacera comme capitaine de ma caravelle. Juan de Lisboa sera mon second, comme il le fut pour Solís (**N.d.T.** : c'était Rodrigo Alvarez de Cartaya), et Montes commandera momentanément l'autre caravelle aux voiles latines. Si nous devons rester ici, l'hiver serait encore relativement loin ; mais, pour regagner l'Espagne, il est plus proche et nous devons nous presser ... L'automne frappe déjà à nos portes et, à ce qu'a dit Juan de Lisboa, nous n'avons pas de vivres ... Il faut donc nous ravitailler ; il faut, aussi, franchir la ligne avant l'hiver, qui nous serait fatal. Nous referons notre réserve de vivres où et comme nous pourrons, dans ces eaux ou sur la côte du Brésil, s'il n'y a pas d'autre solution ... Levons l'ancre le plus tôt possible ...

\* \* \*

Le voyage avait été joyeux et facile à l'aller ; le retour fut triste et ardu. On leva l'ancre dans les premiers jours de mars. Les trois caravelles descendirent le fleuve de conserve et mouillèrent à la Isla de Lobos. Ils allaient renouveler leurs provisions avec la seule nourriture que le destin leur accordait. L'équipage débarqua sans bruit, armé de pics. Tandis que les uns avançaient par la plage afin de couper la retraite vers le fleuve, les autres s'enfoncèrent à l'intérieur de l'île, décrivant un demi-cercle, et ils commencèrent à rabattre les

loups de mer qui, ne connaissant pas encore leur terrible ennemi, l'homme, dormaient nonchalamment ou paressaient au soleil sur les rochers et le long du rivage. Pris par surprise, les amphibiens tentèrent de se précipiter dans l'eau, sautillant comme des élastiques et se livrant à de grotesques contorsions ; mais ceux qui leur coupaient la retraite les reçurent à coups de pic en pleine tête, sans qu'ils pussent opposer d'autre défense que leurs rugissements horrifiés et des coups de dents donnés dans le vide. Soixante-six tombèrent, les autres s'échappèrent en dodelinant et, une fois dans le fleuve, disparurent pour ne plus revenir.

Cette chair huileuse et sentant le poisson, que personne ne mange sinon pressé par la faim, fut découpée en longues tranches, étendue au soleil pour en faire quelque chose à mi-chemin entre viande séchée et thon fumé, mais qui présentait tous les inconvénients de ces deux types de *conserves*. Les peaux furent soigneusement séchées en les fixant avec des pieux afin de les emporter en Espagne, en qualité de butin ...

Cette chasse de plusieurs jours étant terminée, les navires levèrent l'ancre pour gagner l'île de Santa Catalina où, au Puerto de los Patos, ils firent halte dans l'espoir d'augmenter et d'améliorer des provisions de bouche aussi peu ragoûtantes. Ils parvinrent à en faire un peu et Francisco de Torres y embarqua une petite

Indienne, pauvre trophée vivant, afin de l'exhiber en Espagne. Il mit les voiles, suivi par le navire de Diego García, lui laissant celui que commandait précédemment **Rodrigo Alvarez (N.d.T. : celui que commandait précédemment Francisco de Torres lui-même)**, laissant la troisième caravelle les rejoindre ultérieurement ; à bord de cette dernière se trouvaient l'interprète-gabier, à présent capitaine, Enrique Montes, l'enseigne Melchor Ramírez et l'affligé Rodrigo Rodríguez. Mais le malheur voulut que, en levant l'ancre, celle-ci échoua sur un haut-fond et coula avec tout ce qu'elle contenait, à l'exception des onze hommes qui étaient à bord et qui furent à grand-peine sauvés du naufrage. **(N.d.T.)**

- *C'était la volonté de Dieu que je me retrouve dans une situation semblable à celle de Paquillo ! – s'exclama Rodríguez – Je crois, maintenant, que je le reverrai ... Les habitants de Santa Catalina ne disent-ils pas que les indigènes ne tuent pas les femmes ni les enfants ? ...*

Francisco de Torres et Diego García, ignorant le sort de la troisième caravelle, firent escale au cabo de San Agustín **(N.d.T.)**. Ils ne voulaient pas revenir les mains vides et avaient convenu de se moquer des Portugais en emportant une cargaison de bois du Brésil. L'équipage ne tarda pas à en avoir coupé cinquante quintaux, qu'il arrima dans les cales. La troisième caravelle n'arrivait pas, un

navire du roi don Manuel pouvait les surprendre, ce qui engendrait un conflit, les brouillerait avec don Ferdinand qui leur avait recommandé tellement de prudence ... Et ils se mirent en route, emportant comme seul butin ce bois du Brésil, les soixante-six peaux de loups de mer et la petite Indienne de Francisco de Torres ... C'est ainsi qu'ils regagnaient l'Espagne – désormais gouvernée par le futur empereur Charles-Quint (**N.d.T.** : Don Ferdinand est décédé le 23 janvier 1516) – plus pauvres qu'ils n'en étaient partis, ces audacieux navigateurs dont l'espoir s'était évanoui comme les légères brumes matinales de la *Mer d'eau douce* de Solís, espoir de revenir chargés de trésors, décuplant au moins ce qui avait été risqué dans l'expédition et ayant ouvert la porte vers la Mer du Sud.

Leur retour prit six mois. **Quatorze** mois (**N.d.T.** : **onze** mois depuis le 8 octobre 1515) après leur départ, le 3 septembre 1516, ils jetaient l'ancre dans des eaux espagnoles.

Là-bas en terre américaine, reposaient du sommeil éternel Juan Díaz de Solís, Francisco Marquina, Pedro Alarcón et **six** marins (**N.d.T.** : on parle au chapitre 19 de « **quatre** rameurs ») assassinés par les Indiens. Sur un îlot du grand fleuve se trouvaient la dépouille de Martín García. Rodrigo Rodríguez, Enrique Montes et Melchor Ramírez – dont l'Histoire s'occupera à nouveau en narrant les expéditions de Sebastian Cabot et de

Diego García (**N.d.T.**) – et les huit marins ayant, avec eux, survécu au naufrage s’essayaient, malgré eux, à la vie sauvage sur Santa Catalina ...

Mais, symbole ou présage, l’adolescent, la tendre pousse de l’arbre séculaire, Francisco del Puerto, captif des Indiens, restait sur les rives de la *Mer d’eau douce*, où il devait mûrir et croître, pour devenir un tronc rappelant à peine la première branche anonyme de *créoles* du Río de la Plata. Concrétisation d’un rêve d’une façon non rêvée, ses descendants devaient voir que les pauvres terres de la déception recelaient en réalité des trésors inépuisables, plus pérennes que l’or et l’argent. Des années d’oubli et d’abandon suivirent. Plus tard, d’autres navigateurs sur d’autres caravelles pénétrèrent dans le noble fleuve et Paquillo les vit arriver; il les vit arriver et les vit s’en aller, leurs espoirs également déçus, malgré leur intrépidité. Et les tentatives, parfois tragiques, se répétèrent et il y eut de nouveaux échecs dans ces régions hostiles, tant que l’on n’en trouva pas les clés : le travail, la ténacité et la foi. Le premier exploit ne suffit pas pour que le fleuve perpétuât le nom du héros, parce que le succès et la mort furent simultanés et l’exploit manqua de durée ... Mais les grands peuples qui, sur ses rives, ont su insuffler une réalité durable aux trésors chimériques du découvreur, ne peuvent pas être oubliés. On n’oubliera pas Juan Díaz de Solís, dont l’esprit vagabonde encore parmi nous.

**Roberto J. Payró**

Lomas de Zamora, 9 décembre 1927

### Notes du traducteur (N.d.T.).

Guillaume CANDELA ; « *De Cannibale à Général : Représentations singulières des indiens du Rio de la Plata* » :

[https://www.academia.edu/6244557/De\\_Cannibale\\_%C3%A0\\_G%C3%A9n%C3%A9ral\\_Repr%C3%A9sentations\\_singuli%C3%A8res\\_des\\_indiens\\_du\\_Rio\\_de\\_la\\_Plata](https://www.academia.edu/6244557/De_Cannibale_%C3%A0_G%C3%A9n%C3%A9ral_Repr%C3%A9sentations_singuli%C3%A8res_des_indiens_du_Rio_de_la_Plata)

**Cabo de San Agustín** (8° de latitude Sud) : [Cabo de Santo Agostinho](#), cabo de Consolación, ou cabo de Santa María de la Consolación

« (...) *embarqua une petite Indienne* (...) ». Voir, dans le **livre suivant**, à la page **CCXCIV**.

« **Enrique Montes** y **Melchor Ramírez** dont l'Histoire s'occupera à nouveau en narrant les expéditions de Sebastian Cabot et de Diego García ». Voir, e. a. : **pages CCLV, CCXC-CCXCII, CCCXVII-CCCXXIII, CCCXXVIII-CCCXXXI**. Dans le **livre suivant** :

José Toribio MEDINA ; **Juan Díaz de Solís. Estudio histórico** ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (segundo libro : documentos y bibliografía).

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol00medi/juandazdesol00medi.pdf>

« **Francisco del Puerto**, captif des Indiens, restait sur les rives de la *Mer d'eau douce*, » Voir, e. a. :

pages **CCCXXXII-CCCXXXIII** du **livre**  
**précédent.**

José Toribio MEDINA ; ***Los viajes de Diego García de Moguer al Río de la Plata***, estudio histórico ; Santiago de Chile, Imprenta Elzeviriana ; 1908, 309 p. :

<https://ia601402.us.archive.org/28/items/losviajesde00medirich/losviajesde00medirich.pdf>

### **Expedición de Solís al Río de la Plata**

[https://es.wikipedia.org/wiki/Expedici%C3%B3n\\_de\\_Sol%C3%ADs\\_al\\_R%C3%ADo\\_de\\_la\\_Plata](https://es.wikipedia.org/wiki/Expedici%C3%B3n_de_Sol%C3%ADs_al_R%C3%ADo_de_la_Plata)

*“El grumete Francisco del Puerto (...) permaneció en Martín García hasta el arribo de la expedición de Sebastián Caboto, cuando fue recogido.”* (traducción : *Le mousse Francisco del Puerto (...) resta sur l’île Martín García jusqu’à l’arrivée de l’expédition de Sebastian Cabot, quand il fut recueilli.*)

José Toribio MEDINA ; ***El veneciano Sebastián Caboto al servicio de España*** (...) ; Santiago de Chile, Imprenta y Encuadernación Universitaria ; 1908, IX-634 p. (tomo I ; índice alfabético del texto ; documentos y bibliografía)

<https://ia801407.us.archive.org/35/items/elvenecianosebas01medirich/elvenecianosebas01medirich.pdf>



No hay antecedentes que permitan determinar cuántos días estuvo Caboto fondeado en la desembocadura del río, pero puede sin eso asegurarse, que como aquéllos no debieron de ser muchos, la armada tardó más de un mes en remontar esas primeras cuarenta leguas del río que los indios llamaban entonces Uruay.<sup>6</sup>

Hallábase todavía allí Caboto, cuando el 11 de Abril, á las tres de la mañana se levantó un viento tan furioso que para salvar á una de las naves hubo necesidad de cortarle el mástil principal, y el huracán hizo romper las dos amarras con que estaba asegurada la galeota, llevando á ésta á tierra cosa de un tiro de herrón, de tal modo que para poderla volver al agua fué menester valerse de «ingenios».<sup>7</sup>

Por medio de sus intérpretes supo Caboto que en el delta del Paraná, cercano del lugar en que estaba fondeado, vivía Francisco del Puerto, grumete de la armada de Solís, que había escapado de la catástrofe en que pereció su jefe. Aquél, luego que supo el arribo de la nueva armada de España, se presentó en el campamento. Confirmó á Caboto las informaciones que te-

Lázaro; pero, con excepción de la isla de Martín García, no se halla en él anotado, antes del río de San Salvador, otro punto alguno.

Debe advertirse, sin embargo, que Santa Cruz, en su deposición ante los Oficiales Reales de Sevilla, expresó que las leguas que remontaron fueron sesenta; y que Antón Falcón cuenta que llegaron «á una isla que se dice San Lázaro», (página 482) y como ésta no puede ser la de Martín García, ya que era entonces conocida con ese nombre, es de creer que la isla de San Lázaro fuese la llamada actualmente Juncal: lo que confirmaría así la hipótesis de Madero.

En oposición á todo esto se halla, sin embargo, la descripción que de esa región trae Oviedo, que la supo de boca de Santa Cruz, quien expresa al respecto lo siguiente: ... «fueron adelante una tierra é río, que llamaron de Sanct Lázaro, enfrente del cual río está una isla que se dice la Isla de Martín García». *Historia general*, tomo II, pág. 173. Según esto, se detuvieron en la actual punta de Martín Chico.

6. Ni la carta de Ramírez, ni ninguno de los otros documentos que poseemos de aquella expedición mencionan lugar geográfico alguno encontrado en el viaje aguas arriba hasta llegar á San Lázaro; pero el hecho que se designase con el nombre de San Gabriel la isla que decían estar á 30 leguas de la desembocadura del Plata, y de que se conmemore aquel arcángel el 18 de Marzo, indican claramente que Caboto pasó por esa isla aquel día, y que de eso derivó su nombre.

Cúmplenos advertir respecto á la fijación de ese día que el arcángel San Gabriel se conmemora, según unos, el 26 de Marzo, pero Bastús, en su *Nomenclatur* (página 105) establece que por concesión de la Silla Apostólica la fiesta se celebra en España el 18 de aquel mes.

Por un error de imprenta, el río Uruay aparece con el nombre de Humay en el mapa de Caboto.

7. Carta de Luis Ramírez.

Este último hecho lo recuerda Eden en los términos siguientes: «Rycharde Chauncelor tould me that he harde Sebastian Cabot reporte that (as farre as I remember) eyther about the coastes of Brasile or Rio de la Plata, his shyppe or pinnes was suddenly lyfted from the sea and cast upon the lande I wotte not howe farre». *The Decades of the New Woold*, p. 386, citado por HARRISSE, quien supone que el accidente debe haber ocurrido en la isla del Buen Abrigo. Según consta de la carta de Ramírez, se verificó en San Lázaro.

Como el herrón era un tejo de hierro que se tiraba á mano para meterlo en un clavo hincado en tierra, la galeota debió quedar sólo á unos cuantos metros de la orilla.

PUERTO (FRANCISCO DEL).—Su apellido debía ser Fernández, según parece,<sup>166</sup> y era natural del Puerto de Santa María,<sup>167</sup> de cuya circunstancia derivaba el que se le designase casi siempre con el apodo de Francisco del Puerto. Fué hallado por Caboto en una de las islas del delta del Paraná, á que dió su nombre, que «le había dejado allí Johán de Solís cuando descubrió aquel río, é se quedó en él, seyendo gurumete, é le habían criado los indios, é sabía ya la lengua dellos muy bien; el cual fué útil é asaz conveniente á los criptianos.»<sup>168</sup>

Es difícil aceptar, como hemos insinuado antes, que el grumete se quedase de su voluntad entre los indios, ni parece probable que tratándose de un niño, como debía ser entonces, Díaz de Solís se resolviese á abandonarle, siendo lo cierto que del Puerto escapó al primer ímpetu de los salvajes que asesinaron á su jefe.<sup>169</sup> El hecho es que el grumete de la expedición de 1515 fué encontrado al remontar el Río en 1527. Incorporado á la armada para que sirviese de intérprete, dió á Caboto «grandísimas nuevas de las riquezas de la tierra», con cuya noticia resolvió seguir por el Paraná arriba hasta el río que se llamaba de Carcarañá, «ques, decía Caboto, donde aquel Francisco del Puerto les había dicho que descendía de las sierras donde comenzaban las minas del oro é plata». Véase ahora como Caboto contaba lo que después ocurrió:

«. . . E vista esta relación, con acuerdo de los capitanes é oficiales de Su Majestad, dexó de ir aquel viaje por tierra é aderezó la galera y el bergantín y fuese en ellos con ciento é treinta hombres por el dicho río de Paraná arriba, ciento veinte leguas, fasta pasar adelante de la boca del Paraguay veinte leguas, fasta unas casas de unos chandules, que eran sus amigos, para tomar ciertos bastimentos, porque allí había abundancia dello, donde vido ciertas muestras de oro é plata que le pareció bueno, é aquellos indios que allí falló le dieron la misma relación del Paraguay que le habían dado los otros que había allí mucha riqueza; y estando allí tomando los dichos bastimentos tuvo nueva de haber venido una armada al dicho Río de Solís, por lo cual envió por la tierra á un Francisco, lengua, á que informó de los dichos chandules á certificarse si era verdad la venida de la dicha armada, el cual le dixo, tornando con respuesta, que, á lo que pudo comprender, era lá misma armada deste declarante que quedó en

166. Pedro de Morales, en su declaración, (t. II, p. 435) dice que «oyó decir á un Francisco Fernández, que era lengua, y un Enrique Montes, asimismo lengua», etc. Si no estamos equivocados, Morales aludía en aquél á Francisco del Puerto, tanto por la identidad de nombres, como porque no sabemos que hubiese otros intérpretes en la armada.

167. Oviedo, *Historia*, t. II, p. 173.

168. Id., id., id.

169. Caboto así lo dice terminantemente en su declaración de Julio de 1530: «este declarante falló un Francisco del Puerto, que habían prendido los indios cuando mataron á Solís».

Santa Catalina, aunque antes desto había dicho el dicho Francisco á un Enrique Montes, lengua, que era Cristóbal Jacques, un capitán del Rey de Portugal; é visto cómo el dicho Francisco le certificó que no era otra armada sino la suya, determinó de ir por el dicho Paraguay arriba, é subidos cuarenta leguas por él arriba, les comenzó á faltar el bastimento, é acordó con los capitanes é oficiales de enviar el bergantín adelante á que tomasen bastimentos en unas casas de chandules questaban adelante, por no verse en tanta hambre como la pasada, á los que les mandó que con la nación de los agaces que ficiesen paces por todas maneras, é porque eran aquellos en cuyo poder estaban las dichas riquezas; é los que iban en el dicho bergantín eran el tesorero Gonzalo Núñez y el contador Montoya é Miguel Rifos é obra de otras veinte é cinco personas, las cuales pasaron por los dichos agaces sin los ver, y llegaron á las casas de los dichos chandules á donde habían de tomar los dichos bastimentos, y enviaron al dicho Francisco, lengua, á las dichas casas á les decir quién eran é á qué venían, y la mañana siguiente vinieron ciertos indios á rogar al dicho Gonzalo Núñez é á la otra compañía que saliesen á tierra á comer con ellos, y les preguntaron por el dicho Francisco, porque no podían salir sin él, y los dichos indios enviaron á llamar al dicho Francisco, el cual vino, el cual les dixo que bien podían ir á comer con ellos, é así salieron veinte personas, poco más ó menos, é los indios los mataron. Quedó en el dicho bergantín Montoya, porque estaba doliente, y los indios vinieron á tomar el dicho bergantín é los flecharon, y el dicho bergantín se vino huyendo por el río abajo á donde estaba este declarante, y le dixerón lo que había acaescido, é quel dicho Francisco, lengua, había habido ciertas palabras con el dicho tesorero Gonzalo Núñez, é por esto cree este declarante quel dicho Francisco los vendió á los dichos indios; é queste declarante viendo este dicho desbarate é toda la tierra revuelta, se tornó á donde había fecho la casa, porque Enrique Montes, lengua, le certificaba que el dicho Francisco, lengua, le había dicho quel armada que había venido al Río de Solís era de Cristóbal Jacques... »<sup>170</sup>

Tal fué la venganza que el antiguo grumete tomó de la afrenta que recibiera de Núñez. Claro aparece, después de esto, que Francisco del Puerto no volvió á presentarse entre los españoles.

Conviene que el lector conozca un párrafo más de la deposición de Caboto, porque es muy probable que del Puerto anduviese mezclado en otra emboscada en que aquél estuvo á punto de caer en el río Paraguay ó en uno de sus afluentes, que desde entonces se llamó de la Traición.<sup>171</sup>

170. HARRISSE, *John and Sebastian Cabot*, p. 422. Medina, t. II, p. 159-160.

171. Con este nombre aparece, en efecto, señalado en el mapa de Caboto. Es preciso no olvi-

«...Le decían en la tierra adentro había muy gran riqueza y este declarante envió por tres partes la tierra adentro, para que se informasen dello, y en cuanto fueron se juntó este declarante con el dicho Diego García é tornaron al dicho río Paraguay con siete bergantines que habían fecho, donde un esclavo deste declarante les avisó de cierta traición que les estaba armada é que tenían concertado los chandules que estaban sobre la dicha casa y naos con los chandules de arriba, que confinan con el dicho Paraguay, que los matasen, y que así farían ellos á los de la casa y naos, y con esto se tornaron, porque vieron evidentemente la dicha traición...»<sup>172</sup>

QUINOCO (HERNÁN).—Figura como testigo en una escritura de obligación á favor de Martín de Arbolancha, extendida ante Antonio Ponce, en Sancti Spíritus, el 9 de Diciembre de 1527.

RAMÍREZ (JUAN).—Catalán, nacido en 1505. Recomendado en unión de su primo Luis por la Reina á Caboto, como «personas que nos han bien servido».<sup>173</sup> Fué por marinero<sup>174</sup> ó paje del Capitán General.<sup>175</sup> Acompañó á Caboto al Paraguay, y hallóse en el ataque á Sancti Spíritus. Fué llamado á dar su parecer en San Salvador, y regresó, por fin, con Montoya. Aparece como demandante de los armadores en 1530.

RAMÍREZ (LUIS).—Era hijo de Juan de Tordesillas. El mismo á que se refiere la recomendación de la Reina de que hablamos en el párrafo precedente. El día en que la armada partió de Santa Catalina cayó grave-

---

dar las circunstancias á que debió su nombre este río, porque desde el arcediano Barco Centenera acá, han creído algunos que se llamó de la Traición por haber dado muerte allí los indios á Díaz de Solís. Ese río habría estado situado en el territorio de los úmbús, que habitaban, según Azara, la actual provincia de Santa Fé. *Historia del Paraguay*, t. II, p. 9.

El P. Lozano creyó que Díaz de Solís había perecido á orillas de un río vecino á Montevideo, y que por eso algunos le llamaban de la Traición. (*Historia del Paraguay*, t. II, p. 3). Basta leer la declaración de Caboto para comprender que el Río de la Traición es el que él situaba en su carta en el Paraguay actual.

172. HARRISSE, obra citada, p. 423, y MEDINA, t. II, *loco citato*.

173. Real cédula de 21 de Septiembre de 1529, Documento número CII, p. 77 del tomo II. Para explicarnos la fecha de esa real cédula, y de que en ella se diga que los Ramírez debían presentarla personalmente á Caboto, hay que llegar á la conclusión de que la obtuvo algún deudo de ambos para enviárselas al Río de la Plata, y que ella se debió á la influencia del secretario Juan de Samano, protector de Ramírez.

174. «Francisco Vázquez trujo é presentó por testigos... á Juan Ramírez, marinero». Tomo II, p. 294.

175. Pareceres dados en San Salvador. El puesto asignado á Ramírez, que no podía ser más ínfimo, indica quizás, ó que el Juan Ramírez, recomendado por la Reina, no fué en la armada, ó que había dos del mismo nombre y apellido. Sin embargo, Luis Ramírez habla en su conocida carta que á Juanico «lo tuvo muy malo», con lo cual alude, sin duda alguna, á Juan Ramírez, su primo, según creemos, porque hermano suyo no era, por aquello que dice en su carta: «allá escribe á su padre».

bía quedado allí un cristiano captivo en poder de los indios de cuando habían desbaratado y muerto á Solís, el cual se llamaba Francisco del Puerto. Este, sabiendo de nuestra venida, vino luego hablar al señor Capitán General, y entre otras muchas cosas que le preguntó de la manera de la tierra y la calidad della, dió muy buena relación, y también de la gran riqueza que en ella había, diciéndole los ríos que había de subir hasta dar en la generación que tiene este metal; y porque las naos no podían pasar por el Paraná adentro, á cabsa de los muchos baxos que había, las dexó con treinta hombres de la mar para que buscasen algún buen puerto seguro do las metiesen, y también acordó Su Merced dejar en el dicho San Lázaro una persona con diez ó doce hombres para la guarda de mucha hacienda que allí quedaba, así de S. M. como de particulares, entre los cuales fui yo uno, á cabsa de no estar libre de mi enfermedad, que todavía me tenía muy fatigado. Y con toda la otra gente del armada en la galeota y carabela se recoxió el señor Capitán General para ir el Río Paraná arriba, y partió de San Lázaro á ocho días de Mayo del dicho año de 1527; y antes que Su Merced partiese, viernes de ramos, estando el tiempo muy sosegado y claro, obra de tres horas de la noche, se levantó un tiempo tan espantoso que aún los que estábamos en tierra pensamos perecer; pasaron las naos mucho peligro, y la una dellas hubo de cortar el mástel prencipal para la salvación de la dicha nao, y fué este tiempo tan temeroso que tomó la galeota que estaba en el agua con dos amarras y las quebró, y en peso, como si fuera una cosa muy liviana, la saca del agua y la echa en tierra más de un tiro de herrón, de manera que para la tornar al agua hubo menester ingenios. Así, como digo, partió deste puerto de San Lázaro el señor Capitán General, donde los que allí quedamos pasamos enfenitos trabajos de hambre, en tanta manera que no podría acabar de contarlo; mas, todavía daré aquí alguna cuenta á Vuestra Merced; y fué que, como quedamos con poco bastimento y en tierra despoblada, faltónos al mejor tiempo, de manera que nos hubimos de socorrer á la misericordia de Dios, y con hierbas del campo y nó con otra cosa nos sostuvimos mientras las hallábamos y teníamos posibilidad para ir las á buscar, que nos acontecía ir dos y tres leguas á buscar los cardos del campo y no los hallar sino en agua, á donde no los podíamos sacar; en fin, que nuestra necesidad llegó á tanto extremo, que de dos perros que allí teníamos nos convino matar el uno y comerle, y ratones los que podíamos haber, que pensábamos cuando los alcanzábamos que eran capones; y estando en esta necesidad me fué forzado, lo uno, por cumplir el mandado de la persona á quien el señor Capitán General había dexado allí; lo otro, por tener qué comer y no morir de hambre, de ir doce leguas del real en una canoa con unos indios á sus casas á resgatar carne y pescado, y en el camino se levantó un tiempo que nos tomó de noche en la mitad del río, de manera que yo hube de echar al río cuanta ropa llevaba y los indios sus pellejos, y aportamos á una isla que estaba en mitad del río, la canoa llena de agua, que fué el mayor misterio del mundo escapar.

En aquella isla estuvimos desde domingo hasta miércoles siguiente, á causa de andar todavía el río muy soberbio, que no podíamos salir, y en todo este tiempo yo ni los indios no comimos maldito sea el bocado, ni hierbas, ni otra cosa, que no la había ya: plugo á Nuestra Señora de amansar el río, y salimos y volvimonos á tierra más muertos que vivos, aunque, cierto, los que allí estaban pensaron que me había perdido. Allí se nos murieron dos hombres de los que quedamos, ni sé si de hambre ó de qué: verdad es que estaban algo enfermos, y así pasamos esta mala ven-

Puerto, lengua, para que se informase de los dichos indios [de] do traían el dicho metal y quién se los daba; é así fué el dicho Francisco del Puerto, lengua, é vino é la relación que trujo fué que los Chandules, que son indios desta misma generación, questán sesenta setenta leguas el Paraguay arriba, se lo daban por cuentas é por canoas que les daban, é que destas casas destos indios á las de los dichos Chandules por tierra por do ellos van hay seis jornadas, en que la mitad deste camino es todo alagunas é anegadizos.

El señor Capitán General pudiera aquí resgatar mucho oro y plata, é no lo hizo porque los indios no tuviesen pensamiento que la intención de nuestra ida era con cüdicia del dicho metal é también porque pensábamos ir á la generación de los Chandules que dicho tengo; é Francisco, lengua, se informó que tenían mucho metal, porque, según los indios le decían, de las dichas caserías iban mujeres y niños fasta la dicha sierra é traían el dicho metal.

Luego el señor Capitán General puso por obra nuestra partida para subir por el dicho Paraguay á las dichas casas, pues por tierra era excusado, según la información [que] teníamos. En este puerto supo el señor Capitán General de ciertos indios cómo habían entrado ciertas naos en el Río de Solís é se habían juntado con las nuestras, lo cual el señor Capitán General ni nosotros no tuvimos en nada, porque pensábamos los indios no decirnos verdad, como en la verdad habían dicho muchas cosas que nos habían salido mentirosas; é así, salimos de este puerto el sábado de Lázaro, que fueron 28 días de Marzo, y estuvimos en él obra de 30 días.

Estos indios comen carne humana y son parientes é de la misma generación de los questán en la fortaleza de Santispiritus con nosotros; é así, salidos del dicho puerto de Santana, bajamos el río de Paraná abaxo hasta dicha boca del Paraguay, á la cual llegamos postrero día del dicho mes de Marzo. En el Paraná, de Santispiritus hasta la dicha Santana, hay las generaciones siguientes: Mecoretais, Camaraes, Mepenes, y entrando la dicha boca de Paraguay hasta lo que por ella anduvimos hay las que diré: Ingatus, Beayes, Conamegoals, Bereses, Tendeaes, Hogaes: éstas las que confinan con el río que nosotros íbamos, sin las de la tierra adentro, ques cosa innumerable; son de diversos lenguajes; no siembran éstos ni los de Paraná; su mantenimiento es carne y pescado, y lo más natural es pescado, porque hay tanto en el río y péscanlo ques una cosa no creedera; su arte de pescar es cuando el río está bajo, con red, mas, cuando está crecido, que á causa de se meter el pescado en los yerbazales, no se pueden aprovechar de la red, mántalo á la frecha, y esto en harta cantidad, y en esto lo puede Vuestra Merced ver que, como digo, su prencipal mantenimiento es pescados. Y así, entrados por la dicha boca del Paraguay, luego el mismo día vimos una canoa de indios, que nos dieron pescado, los cuales se decían Beoques, y así fuimos el río arriba, unas veces con viento, otras veces con toas, porque según el río hace las vueltas, no le puede servir ningún viento, sino solamente para caminar dos ó tres leguas por él, porque por fuerza es menester á remo ó á toas doblar las dichas vueltas. Luego el señor Capitán General procuró de enviar el bergantín adelante hasta que hallase la boca del río Hepetín, que en lenguaje de los indios quiere decir río barriento, é según los indios dicen viene de la sierra é que por él se acorta mucho el camino para ella, pero que no es navegable, por ser la corriente mucha. Este río viene muy barriento, según los indios dicen y nosotros vimos, que no parece sino un poco de barro desleído con agua. E luego el señor Capitán General mandó al teniente Miguel Rifos que fuese en el dicho bergantín hasta llegar á una

EL VENECIANO

# SEBASTIÁN CABOTO

AL SERVICIO

## DE ESPAÑA

Y ESPECIALMENTE DE SU PROYECTADO VIAJE  
Á LAS MOLUCAS  
POR EL ESTRECHO DE MAGALLANES Y AL RECONOCIMIENTO  
DE LA COSTA DEL CONTINENTE HASTA LA GOBERNACIÓN  
DE PEDRARIAS DÁVILA

POR

**JOSÉ TORIBIO MEDINA**

Memoria presentada á la Universidad de Chile en conformidad á lo dispuesto en el artículo 22  
de la ley de 9 de Enero de 1879 sobre instrucción secundaria y superior.

TOMO I  
TEXTO



SANTIAGO DE CHILE  
IMPRENTA Y ENCUADERNACIÓN UNIVERSITARIA  
CALLE MERCED, NÚM. 812 Á 814  
MCMVIII

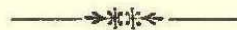


## CAPÍTULO XIV

### VIAJE Á LAS MOLUCAS

#### VII

#### CABOTO Y DIEGO GARCÍA EN EL RÍO DE SOLÍS



Llega Diego García de Moguer al Río de la Plata.—Su encuentro con Antón de Grajeda.—Comúnica éste las noticias que tenía de Caboto.—Regresa á donde estaban fondeadas sus naves y acuerda despachar á San Vicente la «Santa María del Rosario».—Con las dos restantes remonta el río hasta el puerto de San Salvador.—Su llegada á Sancti Spíritus.—Requerimiento que hace á Gregorio Caro.—Continúa su marcha aguas arriba del Paraná.—Encuétrase con Caboto.—Incidencias que median entre ambos.—Resuelven bajar juntos á Sancti Spíritus.—Parte de allí repentinamente García.—Celada que le tiende Caboto.—Ordenes que comunica á Grajeda.—Sale en seguimiento de García.—Concierto celebrado entre ambos.

**R**N otro trabajo nuestro nos hemos ocupado por extenso de Diego García de Moguer, no siendo por esta causa necesario que repitamos aquí lo que acerca de su viaje al Río de Solís dejamos ya historiado, debiendo limitarnos á las incidencias que le ocurrieron en sus relaciones con Caboto.

Después de haber dado fondo en la isla de San Gabriel á mediados de Febrero de 1528, y á poco<sup>1</sup> de haber empezado la tarea de armar el

1. «E empezámoslo á hacer, é de allí luego me partí en el bergantín armado». Tales son los términos empleados por García hablando de este punto en su Relación, bastante ambiguos, como



LOS VIAJES  
DE  
**DIEGO GARCÍA DE MOGUER**  
AL  
RIO DE LA PLATA

ESTUDIO HISTÓRICO

POR

J. T. MEDINA

Miembro del Instituto Geográfico Argentino.



SANTIAGO DE CHILE  
IMPRENTA ELZEVIANA

1908

Solís, llamados Enrique Montes y Melchor Ramírez.<sup>15</sup> Y tan ansioso de verse con éstos se hallaba Caboto que en el acto despachó á uno de sus marineros para que fuese á buscarlos donde vivían.<sup>16</sup>

Luego<sup>17</sup> llegó Montes, en efecto, á ver á Caboto. Contóle cómo era que se hallaba allí desde hacía trece ó catorce años<sup>18</sup> y otras cosas, concluyendo por decirle que estaba cierto de que si fuese al Río de Solís y subiese por el Paraná arriba, «no terná en mucho» cargar sus naves de oro y plata, aunque fuesen mayores, porque el dicho río de Paraná y otros que á él vienen á dar iban á confinar con una sierra, adonde muchos indios acostumbraban ir y venir, y que en esta sierra había mucha manera de metal, que aquello no alcanzaba qué metal era, mas de cuanto ello no era cobre, é que de todos estos géneros de metal había mucha cantidad, y questa sierra atravesaba por la tierra más de docientas leguas, y en la alda della había, asimismo, muchas minas de oro é plata, y de la otra, metales».<sup>19</sup>

El mismo día, sobre tarde, llegó también á bordo Melchor Ramírez, otro de los náufragos de la armada de Díaz de Solís, que igualmente había

cuanto á quiénes fueran, sólo hemos podido descubrir los nombres del contramaestre Sebastián de Villarreal, del guardián Miguel Ginovés, que pereció después á manos de Francisco de Rojas, y del marinero Luis de León, que acompañó á Caboto al Río de Solís y regresó á España en su compañía.

15. Todos los declarantes en los procesos de Caboto hablan de la ida á bordo de estos dos últimos, pero el único que menciona á este tripulante de la «San Gabriel», cuyo nombre no hemos podido descubrir, que en realidad fué el primero en llegar á la capitana, es Luis Ramírez. Y eso también es lo natural, pues que Montes, que es el mencionado en los procesos como el que pisó primeramente la cubierta de la capitana, vivía unas doce leguas hacia el interior.

16. Así lo asegura Antón Falcón en repuesta á la pregunta de Caboto de si «sabían que en la dicha isla de Santa Catalina se hallaban dos hombres que habían ido con el capitán Juan Díaz de Solís... el uno de los cuales se llamaba Enrique Montes...» Página 377, pregunta 18. «Lo vió así pasar, declara aquél, é porque este testigo fué á buscar á Enrique Montes é le halló», etc.

17. Esta es la expresión de que se vale Luis Ramírez, sin precisar, por consiguiente, el día, Caboto, en sus dos interrogatorios, al hablar del hecho, no señala la fecha, ni tampoco ninguno de sus testigos. Quien da algún detalle al respecto es Rojas (página 208) cuando dijo que Montes y Ramírez su compañero habían llegado á bordo ocho días, más ó menos, antes que la capitana naufragase, esto es, hacia el 20 de Octubre. Debe haber sido dos ó tres días después del 20—ya que debemos dejar por lo menos ese tiempo para el viaje del emisario de Caboto y la llegada de Montes, viviendo, como vivía, cerca de doce leguas al interior.

18. Así lo dice Luis Ramírez. En realidad, estaba allí desde fines de Marzo de 1516. Véase nuestro *Juan Díaz de Solís*, tomo I, pág. CCXC.

19. Carta de Ramírez. Caboto, en su interrogatorio, pregunta novena, es más lacónico que aquél, pero concuerda en un todo con lo que Montes contó acerca de que cargaría las naves de oro y plata.

Es curioso saber lo que algunos testigos, contestando á otro interrogatorio de Caboto (página 377) refieren lo que sobre el particular les decía Montes. Antón Falcón, el primero que habló con él, oyó «cómo decía á la gente de la dicha armada que nunca hombres fueron tan bienaventurados como los de la dicha armada, por cuanto decían [Montes y Ramírez] que había tanta plata é oro en el Río de Solís que todos serían ricos, é que tan rico sería el paje como el marinero...; é que de alegría que tenía el dicho Enrique Montes cuando decía aquello... lloraba».

Bojo de Araguz «que les decía:... mira, hijos, que, cierto, se cargarán las naos del oro é de la plata».